

Comment Donald Trump ravive le mythe américain de la « frontière »

Le président des Etats-Unis utilise l'imaginaire fondateur de la conquête de l'Ouest pour décrire un pays dont la prospérité, économique comme politique, reposerait sur une expansion sans limite, du Groenland à l'espace. Une réactivation qui lui permet de justifier, tel un pionnier « hors la loi », ses diverses violations des normes morales.

Mardi 4 mars, devant le Congrès, Donald Trump adressait un message menaçant au « peuple incroyable du Groenland », ce « très grand territoire » dont les Américains ont « vraiment besoin pour la sécurité internationale » : « Je pense que nous l'obtiendrons – d'une manière ou d'une autre, nous l'obtiendrons. Nous assurerons votre sécurité. Nous vous rendrons riches. Et ensemble nous porterons le Groenland vers des sommets que vous n'auriez jamais crus possibles auparavant. »

Les visées expansionnistes répétées de Trump – envers le Groenland, le Canada, ou le canal de Panama – s'expliquent par d'évidentes justifications d'ordre économique et géostratégique. Mais l'ambition renoue aussi avec un imaginaire national que l'on croyait tombé en désuétude : celui de la « frontière », qui fait de l'Amérique un pays étendant sans cesse son territoire.

Difficile d'imaginer plus éloigné du mythe de la conquête de l'Ouest que Donald Trump, un milliardaire né à New York, propriétaire d'un triplex doré au sommet d'un gratte-ciel, surtout connu jusque-là pour vouloir au contraire renforcer d'un mur la frontière sud du pays. Et pourtant : « L'esprit de la frontière est inscrit dans nos cœurs, s'enthousiasmait-il lors de son discours d'investiture, le 20 janvier. L'appel de la prochaine grande aventure résonne au plus profond de nos âmes. (...) Nos ancêtres américains ont transformé un petit groupe de colonies à la lisière d'un vaste continent en une puissante république, étendue sur des milliers de kilomètres à travers une terre accidentée et sauvage. »

Le 14 janvier, Eric Teetsel, vice-président du cercle de réflexion The Center for Renewing America, proche de M. Trump, publiait dans le magazine World (dont la devise est « Un journalisme sensé, fondé sur les faits et la vérité biblique ») une tribune dans laquelle il situait la proposition de Trump concernant le Groenland dans la tradition des « explorateurs défiant l'adversité à la poursuite d'une vie meilleure ». Longtemps, « la politique intérieure et étrangère des Etats-Unis a été dictée par l'impératif de contrôler notre destin d'un océan à l'autre, écrit Teetsel. Trump fait revivre cet esprit ».

Même enthousiasme dans le magazine nationaliste IM-1776, porte-voix de la nouvelle droite incarnée par J. D. Vance, qui faisait paraître en décembre 2024 un article d'un auteur anonyme, Plethonist, soutenant que la colonisation du Groenland représenterait « l'ouverture d'un nouveau territoire pour les hommes occidentaux, une frontière qui forgerait, avec le temps, un nouveau peuple, conditionné par le climat froid et la rudesse du terrain ».

L'esprit de la frontière « est le mythe américain le plus fondamental, car il explique les origines de la nation, depuis ses débuts en tant que colonie de peuplement jusqu'à sa fantastique expansion pour devenir une puissance mondiale », pose l'historien Richard Slotkin, auteur notamment de *A Great Disorder: National Myth and The Battle for America* (« un grand désordre : le mythe national et la bataille pour l'Amérique », Harvard University Press, 2024, non traduit).

« Conquête d'une région sauvage »

La thèse de la frontière a été élaborée en 1893 par un historien, Frederick Jackson Turner (1861-1932), dans un texte capital, *La Frontière dans l'histoire américaine*, qui va non seulement changer le cours de l'historiographie du pays, mais aussi modifier pour toujours l'image que les Etats-Unis ont d'eux-mêmes. A l'époque, s'il synthétise des idées qui sont dans l'air du temps, le texte fait néanmoins polémique en s'opposant à deux écoles d'historiens : l'une se concentre sur l'importance des divisions de la nation autour de l'esclavage ; l'autre, l'« anglo-saxonisme », voit l'homme et les institutions américaines comme le fruit de germes venus d'Angleterre et plus anciennement des forêts teutoniques, implantés dans le Nouveau Monde.

Or, selon Turner, c'est le peuplement et la colonisation de la frontière américaine, la « conquête d'une région sauvage », qui ont joué un rôle décisif dans la formation de la culture de la démocratie américaine, et qui l'ont distinguée des nations européennes. Le point de vue duquel l'histoire des Etats-Unis doit être regardée n'est pas la côte Atlantique des pèlerins, mais le Grand Ouest : là où l'Européen, « dans son habillement, ses industries, ses outils, ses modes de déplacement et sa pensée », rencontre la rudesse des contrées sauvages, les canoës en bouleau, les « cris de guerre » des Amérindiens ; là où il apprend à cultiver le maïs avec des outils rudimentaires et à scalper lui aussi ses ennemis. A la frontière, « la nature sauvage dompte le colon ». De cette rencontre entre l'être civilisé et ces conditions primitives naît « un nouveau produit, qui est américain ». Un homme dur et fort, « self made » et autonome, mais aussi un esprit qui infuse dans les institutions de la jeune nation.

Turner présente l'Ouest et l'Europe comme des forces opposées ; le premier aspirant à la liberté, la deuxième cherchant à la contrôler. « La démocratie américaine n'est pas née du rêve d'un théoricien ; elle n'a pas été transportée par le *Susan-Constant* jusqu'en Virginie, ni par le *Mayflower* jusqu'à Plymouth, écrit-il, en référence aux bateaux par lesquels sont arrivés d'Angleterre les colons au début du XVII^e siècle. Elle est née de la forêt et a gagné en force chaque fois qu'elle a touché une nouvelle frontière. » L'expansion, en offrant des perspectives de grandes richesses provenant des ressources naturelles, garantit la mobilité sociale. Turner écrit au moment où la fin de la conquête de l'Ouest fait craindre une crise identitaire et politique. Que faire lorsque la jeune nation rencontre la finitude du territoire, des ressources ? Répartir les richesses ? Admettre les inégalités ? Continuer l'expansion au-delà des frontières ?

L'hypothèse de Turner dépasse de loin l'analyse historique et penche vers le mythe dès son énonciation : l'Ouest est « une fontaine de Jouvence magique dans laquelle l'Amérique baigne et qui la rajeunit », dit-il dans un discours en 1896. Mais sa théorie dominera longtemps l'historiographie et l'enseignement.

S'il subsiste évidemment dans la culture populaire, « le mythe de la frontière a été supplanté par une autre image puissante issue de la seconde guerre mondiale : celle de l'Amérique

comme leader du monde libre », explique Richard Slotkin. Or, l'un des principes fondamentaux de ce système international d'après-guerre est le concept de souveraineté – l'idée que les frontières d'une nation doivent rester intactes.

Métaphore de la croissance

Dans les années 1980, la notion est renvoyée à sa dimension mythique par une nouvelle école de spécialistes qui s'attachent à prendre en compte les récits minoritaires. Cette « nouvelle histoire de l'Ouest » examine les problèmes liés à l'expansion, la destruction de l'environnement, les massacres des peuples autochtones et la réalité historique de la vie des colons. Mais la frontière continue d'apparaître dans la rhétorique politique comme une métaphore pour la croissance, le développement.

Lors de son discours d'investiture à la candidature démocrate en 1960, John Fitzgerald Kennedy (1917-1963) utilise l'image de la « Nouvelle Frontière » à conquérir, au-delà de laquelle « s'étendent les domaines inexplorés de la science et de l'espace, des problèmes non résolus de paix et de guerre, des poches d'ignorance et de préjugés non encore réduites, et les questions laissées sans réponse de la pauvreté et des surplus ». En 1993, le président Bill Clinton déclare que « l'économie mondiale est notre nouvelle frontière ».

Trump, pour sa part, l'utilise « dans sa forme la plus primitive », juge Richard Slotkin : celle d'une Amérique dont la prospérité repose sur une expansion sans limite et la course aux énergies fossiles. Prospérité économique, mais aussi politique : « Trump fait également référence aux fondateurs, dont beaucoup pensaient que les Etats-Unis devaient s'étendre pour prospérer, écrivait l'historien Greg Grandin dans le New York Times, le 21 janvier. Il sait, semble-t-il, que le nationalisme colérique et replié sur lui-même qui lui a permis d'accéder au pouvoir peut être autodestructeur. » « Augmentez l'"étendue du territoire", écrivait déjà en 1787 James Madison, alors futur président des Etats-Unis, et vous diluerez l'extrémisme politique et éviterez la lutte des classes. » « Plus notre association sera vaste, disait le président Thomas Jefferson, en 1805, au sujet de l'achat de la Louisiane à la France, moins elle sera secouée par des passions locales. »

Ce retour à une version primitive de la figure du frontiersman permet d'enrober les incartades du milliardaire et ses diverses violations des normes morales dans le mythe du héros « hors la loi ». « Trump est arrivé en politique avec un passé controversé, mais l'insertion de son image présidentielle dans la logique du mythe a transformé cette ambiguïté morale en une preuve d'authenticité propre à une version intégrale du héros de la frontière », écrit la sociologue Olena Leipnik dans *Donald Trump in the Frontier Mythology* (« Donald Trump dans la mythologie de la frontière », Routledge, 2023, non traduit).

Parce que la frontière est un espace sans règles, le frontiersman porte des valeurs d'individualisme et d'autosuffisance. Une image construite au mépris de la réalité historique, la conquête de l'Ouest ayant été largement facilitée par des infrastructures financées par le gouvernement – les chemins de fer notamment – et protégée par l'armée. Mais le récit a de quoi faire écho au libertarianisme de la Silicon Valley. Ces dernières années, Peter Thiel, le fondateur de PayPal, et d'autres entrepreneurs ont participé à divers exit projects conçus pour permettre d'échapper aux « contraintes » des démocraties libérales. Les projets vont de la vie hors réseau dans les montagnes de l'Ouest au seasteading, ces communautés autonomes sur des plateformes flottantes dans les eaux internationales. Le Seasteading Institute, financé par Thiel, promet ainsi d'« ouvrir les frontières de l'humanité ».

Le Groenland doit servir de terrain d'exercice avant la prochaine frontière : l'espace. Lors de son discours inaugural, Trump promettait : « Nous allons poursuivre notre destinée manifeste jusqu'aux étoiles. » Slogan de l'expansion à l'Ouest, au XIXe siècle, la « destinée manifeste » est l'idée selon laquelle les Américains blancs ont reçu l'ordre divin de coloniser le continent nord-américain. Une idéologie qui a inspiré toute une série de mesures visant à éliminer la population autochtone.

En attendant la conquête spatiale, au Groenland, au Canada, comme à Gaza, « l'idée de Trump est la même, observe Richard Slotkin : “Nous allons nous emparer de ce territoire primitif et en faire un glorieux paradis. Tout ce que vous avez à faire, c'est de faire sortir les Indiens de là.” »

[Cet article est paru dans Le Monde \(site web\)](#)